

ANDREW MICHAEL HURLEY

LE JOUR DU DIABLE



SUEURS FROIDES

DENOËL



Le Jour du Diable

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Les Mortes-Eaux, 2016

ANDREW MICHAEL HURLEY

LE JOUR DU DIABLE

Roman

*Traduit de l'anglais
par Santiago Artozqui*

DENOËL

Titre original :

Devil's Day

Éditeur original :

John Murray (Publishers), un département d'Hachette UK Company
© Andrew Michael Hurley, 2017

Et pour la traduction française :

© Denoël, 2019

Couverture : Constance Clavel. Image : © Paul Knight / Trevillion Images.

Pour Jo, Ben et Tom

Pour Jo, Ben et Tom

« La vie des bergers fut le premier exemple
d'un compagnonnage sincère. »

George Puttenham — *Arte of English Poesie*

*En un clin d'œil, vif comme une puce
Le Diable sauta de moi à toi
Et je sus, quand il s'en alla,
Que nous n'avions fait qu'un, pas plus*

Vieille chanson des Endlands

Le Blizzard

Un jour de fin octobre, il y a un peu plus d'un siècle, les fermiers des Endlands partirent comme chaque automne rassembler leurs moutons dans la lande. Mais cette année-là, pendant que les bergers tiraient d'une tourbière deux agneaux égarés, le Diable tua une brebis et la dépouilla de sa toison pour se cacher dans le troupeau.

De retour dans le terroir, il se mit à passer d'une ferme à l'autre, trop roublard pour qu'on l'attrape, ne se manifestant que par ce qu'il infectait. Il était l'asticot dans l'œil du bon chien, le cancer qui rongait les gonades du bélier, le sang dans le lait du bébé.

Ces histoires parvinrent aux oreilles des villageois d'Underclough, plus loin dans la vallée, qui ne furent ni surpris ni marris d'apprendre que les païens des Endlands étaient persécutés par le Malin, mais qui demandèrent toutefois à leur pasteur de faire quelque chose pour les en protéger. Or ce dernier, frêle et âgé, n'avait plus la volonté de s'attaquer au Diable à lui tout seul, aussi pria-t-il l'évêque de lui envoyer un assistant, ce qui, dans sa bouche, voulait dire un remplaçant.

Le prêtre qui arriva avec son crucifix et son goupillon n'était qu'un jeune homme que sa tâche rendait sceptique : il se voyait

plutôt en missionnaire, en pourvoyeur de lumière dans cette obscure vallée. Ces gens-là ne valaient guère mieux que les sauvages crédules des colonies qui trouvaient des esprits en toute chose, dans les nuages comme dans la poussière. Ils méritaient sa pitié.

Néanmoins, quand il vit les animaux pourrir sous ses yeux et le sang qui gouttait aux tétons de la nourrice, son courage chancela, et le Diable fit souffler sur la vallée un Blizzard qui dura des jours.

Dans le village, les fermes suffoquaient sous des congères qui montaient jusqu'aux fenêtres, et les réserves de bois et de tourbe censées durer tout l'hiver furent rapidement épuisées. Quand une tempête de neige balaya la vallée comme une houle furieuse, les morts furent ensevelis une seconde fois dans le cimetière de la modeste église où aucune lumière ne brillait, de l'autre côté du pont. Les hommes et les bêtes étaient obligés de se tenir chaud. Porcelets et chiens de chasse dormaient sur les tapis devant l'âtre, tandis que dans la cuisine, des fumerolles de vapeur s'élevaient de la toison du bélier.

Le jour se levait tard et finissait vite, et les gens commencèrent à mourir. Les vieux partirent les premiers, crachant leurs poumons déchiquetés comme des pelures de tomate, puis ce fut le tour des enfants, brûlants de fièvre.

Mais le pire, le pire du pire, disaient-ils, c'était qu'on ne pouvait pas savoir qui le Diable irait voir ensuite. Il ne laissait pas d'empreintes dans la neige, il ne frappait pas aux portes. Il était comme l'air, disaient-ils. L'air qu'ils respiraient.

Les villageois d'Underclough rejetaient la faute sur les fermiers des Endlands, et ceux-ci commencèrent à se demander s'ils étaient responsables ; y avait-il un signe qu'ils n'avaient pas vu et qu'ils avaient laissé se gangrener comme une plaie ouverte ? Une corneille n'était-elle pas entrée d'un coup d'aile dans la

maison des Curwen, un soir d'été, pour y mourir en se cognant aux murs ? Les enfants des Dyer n'avaient-ils pas aperçu une jument déterrer des os dans le cimetière ? Il y avait aussi ce chaud samedi de septembre où Joe Pentecost, ivre de porto et d'orgueil, avait laissé tomber son verre en portant un toast pendant le déjeuner de mariage de sa fille. Ils s'étaient tous moqués de lui et lui avaient pardonné ce moment de maladresse sans y prêter attention. À présent, ils parlaient du rituel qui aurait permis d'éponger la malchance en même temps que le vin répandu. Mais personne ne pouvait se rappeler ce qu'il convenait de faire ; il ne leur revenait à l'esprit que des bribes d'histoires, d'anciens récits de conjuration qui les poussaient à jeter leurs chats dans la neige et à saupoudrer de sel le seuil de leur maison.

Mais quoi qu'ils fissent, cela ne changeait pas grand-chose. Cet automne-là, dans le village et dans les fermes, treize personnes moururent. On enveloppa leurs corps dans des couvertures et on les entreposa dans des remises et des arrière-cours jusqu'à ce que la terre soit assez meuble pour qu'on les inhume.

Le Marais de Briardale

Non, raconte-m'en une autre, dit Adam. Celle-là, je la connais déjà.

Toutes les histoires de la vallée commencent avec le Diable, dis-je.

Mais il doit y en avoir que je n'ai pas encore entendu. Tu en connais des centaines.

Ces dernières années, je me suis fait la réputation de raconter des histoires, comme le Vieux, mon grand-père. Pourtant, il y en a certaines qu'Adam ne voudrait pas entendre. Certaines que je ferais mieux de garder pour moi.

Allez, dit-il. Raconte-m'en une de quand tu avais mon âge.

Plus tard. On est là pour tirer la bécassine, non ?

Il acquiesce à son étrange façon, puis caresse le dos de Jenny d'une main tout en serrant fermement la mienne de l'autre.

Adam, dis-je, il faut que tu lâches prise. Sinon, on n'arrivera à rien.

Il desserre sa petite poigne, mais reste à côté de moi, assez près pour percevoir mon odeur, et il penche la tête afin d'entendre le clapotis de l'eau.

C'est une froide après-midi de printemps, les dernières lueurs

du jour commencent à fuir le marais, elles glissent sur la vallée, sur la lande, et se retirent à l'ouest jusqu'à la mer. Le crépuscule a déjà ôté leurs couleurs aux collines et rendu l'eau plus bruyante dans le ravin de Fiendsdale Clough. Quelque part dans la pénombre, la rivière coule entre les berges qu'elle a creusées au cours des tempêtes du début du mois dernier et s'éloigne vers la masse noire de la forêt de Sullom. L'air semble raréfié. Mais Adam a été sage, il n'a pas pipé mot. Comme tous les garçons de son âge, il tire fierté de sa résistance. La capacité d'encaisser les chocs sans verser une larme est une médaille que tous les fils veulent arborer devant leur père. Néanmoins, je sais qu'il réclame une histoire parce qu'il cherche à se distraire. Je sais qu'il fait de son mieux pour ne pas montrer qu'être si près de l'eau lui fait peur.

Tu te rappelles ce que je t'ai dit ? lui demandé-je en enfonçant l'une après l'autre deux cartouches dans le Browning que Papa m'avait légué, un fusil de chasse superposé à crosse en noyer.

Maintenant ? demande Adam.

Je te dirai quand.

Encore deux ans et j'aurais dû lui apprendre à tirer, dans le marais. Je tirais à douze ans. La bécasse, le pigeon et le faisan. Des choses comestibles. Adam ne le fera jamais, bien sûr, mais cela ne veut pas dire qu'il ne peut pas se rendre utile. Il peut toujours lever les oiseaux de leurs cachettes, il peut être mon rabatteur.

Le talon de crosse contre l'épaule, je m'écarte un peu de lui, mais quand il entend à ma voix que je suis plus loin qu'il ne s'y attendait, il dit Papa et me tend sa main pour que je la prenne.

Je suis là, lui dis-je. Tout va bien. Tu n'es absolument pas près de l'eau. Fais ce que je t'ai demandé. Vas-y.

Il demeure quelques instants le visage tourné vers moi, puis se met à taper dans ses mains.

À cause d'une bizarrerie acoustique, on a l'impression que le son vient des collines, ce qui ramène vers nous les oiseaux qui fuient leur cachette. C'est un truc que Papa m'avait appris, et qu'il tenait du Vieux, qui lui-même le tenait de son père, qui le tenait du sien, et ainsi de suite, génération après génération. Pour être franc, ça ne m'étonnerait pas que des pères et leurs fils viennent se cacher ici au crépuscule depuis des siècles pour tirer leur dîner dans un fracas de battements d'ailes.

Plus fort, dis-je. Adam acquiesce, et les échos commencent à chasser des hauts-fonds les sarcelles et les huïtriers qui passent au-dessus de nos têtes en piaillant. Un héron s'élève sans hâte, puis des bécassines jaillissent entre les joncs et ondulent au ras du marais, leurs reflets flous dessinant de petites faux brunes à la surface de l'eau. Je pointe les canons légèrement devant elles, j'en perds une lorsqu'elle se fond dans la pénombre grandissante, mais j'atteins l'autre à mon second coup de feu, quand elle se découpe sur le blanc des sorbiers près de la barrière. L'épaule d'Adam tressaute lorsqu'il entend la détonation. La bécassine, touchée en plein vol, décrit une courbe jusqu'au sol et tombe quelque part dans le champ que nous avons laissé en jachère cette année.

Retiens-la, lui dis-je. Il serre plus fort le collier de Jenny, avant qu'elle n'ait le temps de partir comme une flèche pour ramasser l'oiseau. Il faut qu'elle désapprenne ses pires instincts.

Fais-la asseoir, Adam, dis-je en ouvrant le fusil pour éjecter les cartouches vides. Montre-lui qui est le maître.

Il fait courir sa main le long de son échine et pousse son arrière-train vers le sol. La lumière décline encore, une rafale plus forte que les autres fait plier les roseaux. La surface de l'eau se couvre de moutons. Jenny cligne des yeux, elle attend.

Lâche-la, dis-je.

Adam émet le bruit que je lui ai enseigné, un *tchip* avec les

dents, puis il la laisse aller. Elle s'élançe, se faufile sous la barrière, excitée par l'odeur, et rapporte l'oiseau en lambeaux. Adam l'entend, il la sent presser le front sur sa paume.

Lâche-la, lui ordonne-t-il en touchant l'oiseau qu'elle tient dans sa gueule.

Comme elle ne le fait pas, il tente de glisser les doigts entre ses crocs.

Non, lui dis-je. Sur le nez.

D'une main, il lui touche le côté de la tête et de l'autre, il lui donne une tape timide qui la fait simplement grogner.

Plus fort ! Sinon, elle n'apprendra jamais.

Un coup de ceinture sur la truffe, et elle obéit. La prochaine fois, elle se souviendra de la douleur. Elle l'anticipera quand elle le verra lever la main et elle ouvrira la bouche dès qu'on le lui demandera. Elle est intelligente et douce, et dans l'ensemble, elle a bon caractère. C'est l'enthousiasme plutôt que la méchanceté qui a décapité la bécassine.

Abandonne-la aux corneilles, Adam. On en a assez.

Main dans la main, tachés de boue jusqu'aux genoux, nous remontons lentement le chemin vers la ferme, Jenny court devant nous, s'arrête pour nous attendre et repart à nouveau, tiraillée entre son obéissance envers moi et l'envie de flairer les limites de son territoire. Adam, qui porte en bandoulière la vieille gibecière en cuir de Papa, ne peut s'empêcher de glisser les doigts dedans pour toucher les colverts que j'ai tirés un peu plus tôt. Leurs plumes sont encore imprégnées des odeurs du sang et de l'eau. En arrivant à la ferme, nous extrairons les plombs et nous suspendrons les canards dans l'arrière-cuisine jusqu'au matin. Ensuite, j'ai promis à Adam que je lui montrerais comment les plumer et les préparer pour la cuisson.

Est-ce qu'il fait nuit, à présent ? demande-t-il. On dirait qu'il fait plus froid.

Presque. Maman a allumé.

Est-ce qu'on voit des étoiles ?

Quelques-unes. Orion. La Grande Casserole.

Il connaît leur forme. Je lui ai tenu la main pour les lui faire tracer du doigt.

C'est la pleine lune, ou un quartier ?

Elle est pleine. Totalement pleine.

Un visage boursoufflé, étonné, comme celui d'un cadavre sous l'eau.

Où est-elle ? demande-t-il.

Derrière nous, dis-je. Elle se lève derrière les Trois Sœurs. Elle allonge nos ombres.

Une autre nuit, il aurait posé une douzaine de questions de plus, mais il est fatigué et chaque pas qu'il fait dans les graviers est maladroit, et à dessein. Il ne l'admettrait pas, mais il veut que je le porte. Du moins jusqu'à ce qu'on atteigne le bitume.

Tiens, lui dis-je. Et pour l'occuper, je lui donne le fusil.

Il le passe en travers de son bras, ouvert. Pour lui, c'est aussi lourd que deux tuyaux de plomb, mais il tourne son visage en direction de ma voix et sourit. Malgré tout le reste, il ne doute pas une seconde de ne vouloir que cela. Dès sa naissance, la ferme était à lui, tout comme elle était à moi depuis le jour où Maman m'a enfanté. Il sent ses grands-pères derrière lui, il imagine ses fils qui marchent devant lui. J'étais exactement pareil à son âge. Mais ensuite, je me suis égaré.

Raconte-moi une histoire, alors. Raconte-m'en une à propos du Vieux, pas sur le Diable. On a le temps d'en raconter une, non ?

Le problème, c'est que dans les Endlands, une histoire entraîne une autre et une autre encore, et le Diable joue un rôle dans chacune d'elles.

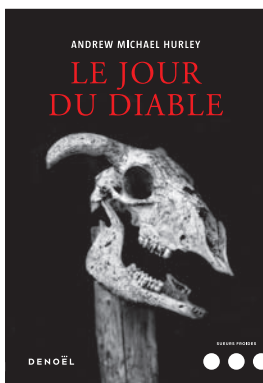
Il y a plus d'un siècle, dans les Endlands, le Diable s'est réveillé. Il a causé des ravages dans la vallée, décimant hommes et troupeaux. Alors, de génération en génération, les fermiers de ce coin perdu du nord de l'Angleterre lui tendent tous les ans un piège, le jour de la transhumance, en l'attirant avec des vins et des chansons. Ce rituel est devenu une fête adorée des enfants, célébrée par superstition.

Mais cette année, alors que le Jour du Diable approche, les incidents s'enchaînent et les vieilles rancœurs et légendes du passé s'exacerbent.

ET SI LE DIABLE ÉTAIT DE RETOUR DANS LA VALLÉE ?

Une atmosphère glaçante qui nous entraîne au cœur de la lande et de ses superstitions pour nous jeter entre les griffes du Diable en personne.

Andrew Michael Hurley vit dans le Lancashire, où il enseigne la littérature et l'écriture. Son premier roman, *Les Mortes-Eaux* (Denoël, 2016), publié dans quatorze pays, a remporté plusieurs prix.



Le Jour du Diable
Andrew Michael Hurley

Cette édition électronique du livre
Le Jour du Diable de Andrew Michael Hurley
a été réalisée le 1 août 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207140871 – Numéro d'édition : 330249).
Code Sodis : N95113 – ISBN : 9782207140901.
Numéro d'édition : 330252.